

L'Accomplissement inattendu

Méditation sur celui qui advient

Père Dominique Cerbelaud o.p.

Selon une idée assez couramment exprimée en milieu chrétien, l'erreur historique des juifs a consisté à ne pas reconnaître Jésus comme le Christ, alors que pourtant toutes leurs Ecritures l'avaient clairement annoncé. Que l'on se contente d'évoquer à ce propos un aveuglement, comparable à une "berlue" qui empêcherait de voir ce que l'on a sous les yeux (cf Gn 19,11) ou que l'on aille soupçonner une mauvaiseté congénitale, cette "dureté de cœur", propre à Israël que Justin mentionne à maintes reprises dans son *Dialogue avec Tryphon* : ce grief fait figure d'axiome, d'une pertinence incontestable – et d'ailleurs incontestée.

Par ailleurs les Chrétiens –qui à l'inverse ont confessé la messianité de Jésus- attendent pour le temps eschatologique le retour glorieux de ce Christ. Lui-même du reste l'a promis, et cette promesse imprime à l'histoire humaine une signification précise : entre les deux Avènements du Seigneur se déroule le temps de l'Eglise, laquelle a pour mission d'annoncer à toutes les nations "l'Evangile du Christ" (Rm 15,19).

Assez fréquemment aussi; il arrive que ces deux propositions se combinent. On laissera alors entendre que, lors du second Avènement, les juifs "se convertiront", reconnaissant enfin ce Messie qu'ils avaient manqué la première fois. Toutes les nations auront alors rejoint l'Eglise, dont les contours se confondront du même coup avec ceux de l'humanité, pour réaliser visiblement ce qui jusqu'alors resterait en germe : l'établissement du Royaume de Dieu.

Je voudrais proposer une évaluation critique de ce réseau axiomatique, non pour en récuser totalement la validité, mais pour en montrer les faiblesses. En regard de l'extrême complexité des données scripturaires, un tel schéma procède en effet à de violentes simplifications. Surtout, en pensant à l'à-venir sur le mode du "retour" (retour du Christ au monde, et "retour" au bercail des brebis égarées), il interdit implicitement toute démaîtrise, et donc toute pensée de l'altérité. A ce titre, il s'érige en discours de pouvoir et détermine des "berlues théologiques" d'autant plus insidieuses qu'elles passent inaperçues. Or le temps est peut être venu pour une théologie chrétienne toujours prompte à dénoncer la paille dans l'œil des autres, de prendre conscience de la poutre qui est dans le sien (Mt 7,3).

Commençons par examiner l'affirmation selon laquelle, à l'époque de Jésus, "les juifs attendaient le Messie". Les progrès considérables des recherches sur le judaïsme au premier siècle de notre ère interdisent aujourd'hui une formulation aussi simpliste. Force est de reconnaître en effet qu'il y avait à cette période autant de scénarios messianiques que de tendances et de groupes au sein du judaïsme. Le "messie-guerillero" des zélotes se rapproche des messies baptiste et qumrâniens, "fils de Joseph", mais n'a que peu à voir avec le "Messie-roi, fils de David" des pharisiens. Certains textes combinent d'ailleurs ces scénarios, ce qui aboutit à un dédoublement de la figure messianique (Test.Sim 7)

Il se trouve que Jésus ne s'inscrit de façon précise dans aucun des ces schémas. N'exerçant ni pouvoir politique, ni fonction sacerdotale, il refuse en outre de prendre les armes et de provoquer une insurrection. On peut dire sans exagération qu'il **déjoue tous les scénarios messianiques; à la grande stupeur voire au scandale, de ses proches**. Rappelons à ce propos la réaction très significative du Baptiste, qui annonçait un Messie incendiaire et apocalyptique (Luc 3, 16-17) et qui finit par se demander s'il ne s'est pas trompé de candidat (Luc 7, 18-20) ! Mais on trouve un désarroi analogue en bien d'autres endroits du texte évangélique, et jusque sur la bouche des deux disciples d'Emmaüs (Lc 24,21).

L'unique figure que Jésus semble-t-il accepte d'assumer –celle à laquelle en tous cas les premiers disciples auront recours pour déchiffrer son énigmatique destin –ne saurait être considérée comme directement messianique : il s'agit du "Serviteur" du deuxième Isaïe, image du peuple saint soumis à la dérélition. Le texte néotestamentaire approprié constamment ce *typos* à Jésus (Mt 8,16-17 ; 20,28 ; Act 8,32-35 ; Ph 2,7 ; 1Pi 2,21-25 etc..) en faisant disparaître toute trace de son interprétation "collective" (cependant l'expression 'Israël son serviteur', réminiscence probable d'Is 41,8 apparaît sur la bouche de la Vierge Marie en Luc 1,54). Cela n'empêche d'ailleurs pas les écrits apostoliques d'appliquer aussi à Jésus les traits messianiques plus habituels – souvent sans aucun fondement historique. C'est ainsi que l'épître aux Hébreux le décrit comme "grand prêtre", que les généalogies de Matthieu et de Luc l'inscrivent dans la descendance davidique ou que l'Apocalypse l'acclame comme "Roi" (Apo. 11,15 .17-14...).

La conviction que ces figures ont trouvé en Jésus leur accomplissement repose sur la foi en sa messianité –et non l'inverse. Pour le dire autrement : le fait théologique de la messianité de Jésus, lisible fondamentalement dans sa Résurrection d'entre les morts (Ac 2,36) dépasse en les déplaçant tous les scénarios messianiques en vigueur. Pour accéder à ce noyau de la foi chrétienne, il faudra dès lors nécessairement effectuer un saut herméneutique imposé par le Ressuscité lui-même (Lc 24,25-27 ; Act 9,3-5). Jésus-Christ accomplit l'attente des juifs (comme d'ailleurs celle des grecs) de façons violemment paradoxale. Du même coup, dans cette déroute, Juifs et Grecs se retrouvent à égalité (cf 1Co 1,22-24).

Plus profondément, ce retrait de Jésus par rapport aux rôles et aux fonctions bibliques dans lesquels se pensait la messianité a tout pour heurter la sensibilité juive. Non seulement ce messie ne se presse pas de "restaurer la royauté en Israël" (Ac 1,6), mais la communauté de ses disciples assume théologiquement la perte du Temple et de la Terre sainte. Or ces deux événements, dans la mémoire biblique, signalent un temps d'Exil et non un temps messianique ! Cette disparition de la visibilité institutionnelle du Peuple saint suscite donc d'emblée une diffraction insurmontable entre l'Eglise naissante et la Synagogue.

Enfin, c'est également sous un mode paradoxal que les Chrétiens revendiquent, pour leur propre compte, l'accomplissement des prophéties "universalistes". Pour les prophètes post-exiliques, qui à la suite du deuxième Isaïe ont adopté le monothéisme strict, la question du salut des nations commence en effet à se poser. De manière générale, ils laisseront entendre que le "jour du Seigneur" verra la conversion des nations à la révélation yahviste (Is 45,23-24 ; 60 ; 66,18-21 ; Za 14,9,16). Or sur ce point aussi, on note un dépassement et un déplacement : l'Eglise naissante s'ouvre bel et bien aux nations, mais c'est au prix d'une "déjudaïsation" qui passe par l'abandon des mitzvot (Ac 15,19-20) et la constitution *de facto* d'une nouvelle entité religieuse distincte de la Synagogue...

Il convient à présent d'examiner la deuxième assertion ci-dessus annoncée, selon laquelle les Chrétiens attendent pour leur part le retour du Christ.

Disons d'emblée : aucun passage du Nouveau Testament ne mentionne ce "retour". Jamais le texte ne laisse entendre que le Christ "reviendra". Ce résultat semblera sans doute surprenant, voire stupéfiant, à plus d'un lecteur. Mais il faut affirmer avec force que les traductions habituelles sur ce point comme sur tant d'autres, induisent en erreur –consciemment ou non. Le texte grec évoque la "présence" du Seigneur, tout au plus sa "venue en présence" (gr παρουσία), et non son "retour". Il affirme qu'"il vient", et parfois qu'il "viendra" –jamais qu'il "reviendra". Pour être tout à fait honnête, le Jésus Johannique déclare une fois à ses disciples : "je reviens" (gr. παλιν᾽ερχομαι : Jn 14,3). Mais le contexte indique clairement qu'il s'agit d'eschatologie individuelle, et par conséquent du décès des disciples eux-mêmes, de leur réunion à Jésus ressuscité.

Il est vrai que le Symbole de Nicée-Constantinople nous fait confesser : "il reviendra dans la gloire" et qu'il ne s'agit pas cette fois d'une traduction fautive. Le texte latin se lit bel et bien : "et iterum venturus est" et le texte grec "αὐτὸς πάλιν ἔρχομαι". Mais précisément ce mot πάλιν constitue dans le texte de 381, une adjonction par rapport à celui de 325. le Symbole de Nicée portait simplement : ἐρχομενον .On peut se demander si cette glose discrète du texte néotestamentaire n'a

pas pour fonction de repousser "à la fin des temps" l'ultime Avènement, ce qui laissait à l'Eglise constantinienne, installée dans la durée, la pleine maîtrise du temps de l'histoire...

En réalité, le texte néotestamentaire semble prendre plaisir à "brouiller les pistes", dès lors qu'il s'agit de "Celui qui vient". Outre que ce verbe se conjugue à tous les temps, la "venue" en question se dit à l'aide de plusieurs métaphores d'allure contradictoire. Ainsi, Jésus lui-même vient "comme un voleur" au moment où l'on s'y attend le moins (Mt 24,43 // Lc 12,39 / 1 Thess 5,2 ; II Pi 3,10 , Apo 3,3 ; 16,15) et par ailleurs on utilise l'image des douleurs de l'accouchement -le type même de l'échéance prévisible (Mt 24,8 :: Mc 13,8 ; 1 Thess 5,3 ; Apo 12,1-2)! Un tel brouillage – dont on pourrait donner d'autres exemples – rend très énigmatique la relation entre ce καιροζ et notre χρονοζ. L' Avènement possède une sorte d'"imminence qualitative" qui interdit de circonscrire dans une chronologie que pourtant il soulève, déchire et illumine continuellement. On comprend dès lors que le mot-clé de l'attitude chrétienne par rapport au temps soit : la vigilance (plus de vingt occurrences dans le N.T). Et sans doute la liturgie monastique, développant la structure fondamentale (et très archaïque) de l'office des vigiles, donne-t-elle l'idée la plus approchée de cette attente active de Celui qui vient.

Dès lors on pourra regretter la rationalisation attestée par le texte de Nicée-Constantinople. Certains estimeront peut être bien tenue la différence entre les deux formules : "il vient" et il "reviendra". Je la crois pour ma part considérable. Outre que la seconde annule ce que j'ai appelé "l'imminence qualitative", elle présente l'Avènement comme un retour... c'est à dire sur le mode du déjà connu. En disant qu'Il "reviendra" l'Eglise chrétienne laisse entendre qu'elle sait de quoi il retourne, qu'elle maîtrise à l'avance l'événement. Or celui qui vient surprend, déroute et confond l'attente que les promesses ont pourtant suscitée. Et il se pourrait bien que les Chrétiens, loin d'être les mieux placés dans l'affaire, se retrouvent dans une situation analogue à celle des juifs du temps de Jésus, rien de ce qui arrive ne correspondant à leurs prévisions....

Peut-on prolonger ce parallèle ? Pour les juifs qui ont adhéré à la bonne nouvelle de Jésus Ressuscité, la perte du Temple et de la Terre Sainte n'a pas entraîné de traumatisme particulier. Peut être les Eglises Chrétiennes auront-elles besoin, pour accueillir le Royaume, d'un "lâcher prise" comparable vis à vis des institutions qui pour l'heure assurent leur visibilité, voire pour une part leur identité. Peut être que cet abandon coïncidera, pour ces Eglises divisées, avec une "Pentecôte œcuménique" où elles pourraient redécouvrir leur unité ?

Allons plus loin encore. L'Eglise naissante a accompli sur un mode très paradoxal les oracles "universalistes" des prophètes post-exiliques. On parle beaucoup aujourd'hui de dialogue interreligieux, et l'on s'interroge sur la consistance d'un Salut extra-ecclésial. Peut-être là encore des dépassements et des déplacements s'imposeront-ils. Pourquoi ne pas rêver par exemple d'une migration de l'image du Christ hors des cadres gréco-romains où la théologie européenne l'a fixée ? D'une compréhension beaucoup plus large, plus englobante, du dessein divin sur l'humanité - une humanité qui elle-même s'unifie chaque jour davantage ? D'un "décloisonnement" radical, qui sans confusion ni mélange, décele les semences du Verbe enfouies, comme un trésor caché dans le champ des grandes religions du monde ?

Aux prix de ces conversions, faites de renoncements et d'ouvertures, mais aussi d'approfondissement, l'Avènement ultime pourra se déployer en plénitude. Comme un Avènement, et non comme un retour. Comme un avènement du Seigneur au monde, et du même mouvement comme un Avènement du monde au Seigneur –ce dernier se révélant plus large, plus long, plus haut, et plus profond que tout ce que nous pouvons pour l'heure imaginer ou concevoir (cf Eph 3,18-20).